6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Trois Mois / Six Mois / Un An

Nord et Départements limitrophes. . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.

Autres départements. . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITÉ

Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Vendredi 29 Décembre 1905

LES FAITS DU JOUR

LA SANGLANTE TRAGEDIE DE MOSCOU CONTINUE. — IL Y A ACTUELLEMENT PLUS DE QUINZE MILLE MORTS. — LES RUES SONT REMPLIES DE TUES ET DE BLESSES. — TOUT LE CAUCASE EST EN INSURRECTION. — LES REVOLUTIONNAIRES SONT MAITRES D'ODESSA.

M. CLEMENTEL A ADRESSE AUX GOUVERNEURS D'INDO-CHINE ET DE MADAGASCAR DES INSTRUCTIONS SUR LA POLITIQUE COLONIALE.

A BRUAY-SUR-ESCAUT, UN EMPLOYE DU CHEMIN DE FER D'ANZIN A ETE BROYE PAR UN TRAIN.

PETITE BATAILLE

Avez-vous entendu conter l'histoire du pape et du Saint-Esprit ? Il y est question d'un souverain pontife qui s'ennuyait fort, à cause de la baisse des fonds dans la cassette du Vatican. Le denier de Saint-Pierre n'allait plus. C'était le commencement de la grande dèche. Que faire ? Après avoir inutilement cherché le moyen de ramener la bonne galette, le pape se résolut à tenter une démarche auprès du père bon Dieu lui-même. Le voilà donc parti pour le Paradis, sur un nuage accomodant.

— Toc, toc.

— Qui est là ? s'écrie saint Pierre le céleste concierge.

— Le pape.

— Le pape ? Je ne connais pas ça.

— Le représentant de Dieu sur la terre, vous savez bien ?

— Je ne sais rien du tout. C'est la première fois que j'entends parler de cette bête-là. Et autrement, qu'est-ce que vous désirez ?

— Je voudrais causer un instant avec le bon Dieu.

— Comme vous y allez, mon petit père ! Et pourquoi voulez-vous lui parler

— Pour appeler son attention sur le triste état où se trouve le denier de Saint-Pierre.

— Le denier de Saint-Pierre, dites-vous ?

— Parfaitement.

— Et cela sert ?...

— A receuillir des sommes sous votre invocation.

— Mais je n'en ai jamais vu le premier sou !

Là-dessus saint Pierre a une colère bleue. Après quoi il s'apaise et laisse le pape entrer dans le paradis.

— Le père Eternel, s'il vous plaît ?

— La porte à droite, tout devant vous.

L'Eternel le reçoit, en robe de chambre, assis devant une mappemonde et avec de la barbe jusqu'aux genoux.

— Qui êtes-vous ?

— Le pape.

La scène recommence. Le bon Dieu, lui aussi, n'avait jamais entendu parler de cet animal-là.

L'animal s'explique. La foi s'éteint ; le denier de Saint-Pierre ne rend plus. Il faudrait que Dieu descendit sur la terre, se montrât aux hommes. Alors la foi renaîtrait comme par enchantement et la galette reviendrait.

— Je suis trop vieux pour risquer un pareil voyage, répond l'Eternel ; mais va-t-en trouver mon fils Jésus. Il a encore bon pied et bon œil. Peut-être acceptera-t-il ce que je ne puis accepter moi-même. C'est au fond du corridor, la porte à gauche.

Une fois devant le divin fils, le pape reprend son antienne. C'est encore pour la première fois que Jésus entend parler de ce représentant qu'il a sur la terre.

— Au surplus, lui dit-il, je n'éprouve pas le désir de retourner chez les hommes. Je me souviens trop de quelle façon ils me reçurent, il y a dix-neuf cents ans. Mais va-t-en trouver le Saint-Esprit. Il n'est pas, je crois, descendu sur votre planète pour s'y embêter ; demande à saint Joseph. Peut-être t'accordera-t-il ce que j'ai le regret de ne pouvoir t'accorder moi-même. C'est au deuxième étage, la porte en face.

Chez le Saint-Esprit, même ritournelle ; mais il est presque décidé à partir, quand saint Joseph consulte son calendrier.

— Ah ! mon pauvre pigeon, lui dit-il, ne pars pas, je t'en supplie.

— Et pourquoi, Joseph ?

— Parce que nous sommes dans la saison où la chasse est ouverte et que si tu passais par Lille, ton affaire serait vite réglée !

Voilà pourquoi le Saint-Esprit ne descendit pas plus que le Père et le Fils.

Voilà sans doute aussi pourquoi il n'est pas même redescendu dans ses derniers temps, à la minute précise où le pape aurait tant besoin de ses conseils.

***

Je ne m'explique pas autrement, en effet, le peu de hâte que met Pie X à riposter au coup droit de la Séparation. Personne n'ignore qu'il ne fait et ne décide rien sans avoir consulté le Saint-Esprit. C'est d'abord par lui qu'il est choisi entre les cardinaux ; c'est ensuite par lui qu'il règne sur le monde des âmes. Et il ne lui est pas possible de se tromper, son inspirateur étant la troisième personne de la Trinité.

Ce serait faire injure à cette divine personne que de la supposer un instant embarrassée devant telle ou telle question posée, ou tel ou tel problème à résoudre. Elle est à la hauteur, comme on dit. On en douterait cependant à la voir si peu empressée de dicter une résolution au chef de la catholicité. Faut-il en arriver à penser qu'elle compulse des textes et qu'elle n'a pas encore une opinion bien arrêtée sur la question ? Va-t-elle demander le renvoi à la Commission, comme nous le faisons à la Chambre, quand nous ne sommes pas suffisamment éclairés ?

Ce qui est vrai, beaucoup plus vrai que les dogmes sur lesquels l'Eglise a fondé sa puissance, c'est que le pape bouge à peu près comme un pieu et parle à peu près comme une carpe. Quand je dis qu'il ne remue pas, je me trompe peut-être. Il y avait autrefois, dans un cercle royaliste du Midi, un buste du comte de Chambord qui avait remué, mais qui n'avait pas parlé.

— *A boulégа, mai a pas parla !* disaient les pauvres royaleux.

Le pape, lui, a peut-être bougé ; mais il n'a pas plus parlé que ne parla Henri V.

Nous attendons qu'il desserre les dents. A toi, Saint-Esprit de les lui desserrer le plus tôt possible pour qu'il indique au clergé et aux catholiques de France la route à suivre.

En attendant que cet événement se produise, il n'est peut-être pas défendu de se demander pourquoi et comment il se fait qu'un pape, représentant de Dieu, directement inspiré par le Saint-Esprit, n'ait pas encore trouvé le moyen de nous confondre. Si j'étais à sa place, je me tournerais vers le ramier céleste, les poings tendus, et je lui crierais :

— Ah çà ! qu'est-ce que tu fais donc là-haut ? Tu vois pourtant bien que je suis dans une situation plutôt gênante !

Pie X vient de se résoudre à faire paraître un *Livre blanc* — blanc de naïvetés — mais il ne souffle pas mot de la conduite à tenir par ses ouailles françaises, après la séparation. Il reste, à ce sujet, muet comme M. Bonte à la Chambre.

Eternelle bêtise humaine ! L'hésitation du pape à nous répondre devrait ouvrir les yeux des croyants. Il y a là la preuve que l'infaillible pape est un homme, un homme tout simplement, sujet à l'erreur comme vous et moi. Ce qu'il attend, ce n'est pas son pigeon : c'est ce qui servira le mieux sa politique. Et c'est là-dessus qu'il se casse en ce moment la tête, et peut-être la tiare.

Laissons-le faire. Si le Saint-Esprit n'est pas avec lui, l'esprit de la Révolution est avec nous.

Cela nous suffit.

Clovis HUGUES.

LIBRES PROPOS

Si nous avons la guerre...

Cette hypothèse que la presse progressiste et cléricale — de l' « Echo du Nord » à la « Croix », — à bout d'arguments, jette avec une criminelle persistance dans les polémiques électorales du moment, appellerait, si nous voulions l'envisager sous toutes ses faces, des réflexions et des commentaires auxquels le cadre même de ce journal ne suffirait pas.

Mais elle a été posée et nous ne voulons pas l'éluder. Il n'est pas dans nos habitudes de fuir un débat qui s'offre et celui-là, moins que tout autre peut-être, est de nature à nous gêner. Toutefois, nous le limiterons à ses deux points essentiels :

— Si nous avons la guerre, pourquoi l'aurons-nous ?

— Si nous avons la guerre, quelle sera notre attitude ?

Nous répondrons d'abord à la deuxième question, non pas que nous ayons hâte de faire étalage d'un patriotisme que nous ne permettrons jamais à personne de contester, mais pour en finir, une bonne fois, avec les insinuations de gens qui, en cas de guerre, se réfugieraient au plus profond de leur cave, si leur courage est comparable à leur loyauté.

Si nous avons la guerre, c'est parce qu'elle nous sera déclarée, parce que nous serons mis dans l'obligation de l'accepter, sous peine de renoncer à notre autonomie nationale, car il est certain que notre gouvernement veut la paix. Il l'a prouvé par ses actes trop retentissants pour que l'on puisse le suspecter à cet égard.

Ce sera donc, alors, une question de vie ou de mort qui sera posée devant la France républicaine, devant la France des Droits de l'Homme....

Et il nous est écœurant de nous sentir obligé, par la bassesse des polémiques de nos contempteurs habituels, d'affirmer à nouveau qu'en présence d'une pareille alternative, tous les socialistes seraient parmi les premiers à se porter au-devant de l'agresseur et à verser leur sang jusqu'à la dernière goutte, pour la sauvegarde des quelques libertés et des quelques droits que nos pères ont conquis et que le prolétariat a eu tant de peine à maintenir ou à développer.

Mais, cela dit, une fois pour toutes, si nous avons la guerre pourquoi l'aurons-nous ?

Ce n'est pas la première fois que les progressistes et les cléricaux agitent le spectre de la guerre comme une menace contre les républicains. Il leur est même arrivé, il n'y a pas longtemps, de laisser percer le secret désir d'une conflagration franco-allemande — conflagration à la faveur de laquelle ils pourraient peut-être arriver à rétablir leur ancienne prédominance.

Ainsi, il y a quelques six mois — exactement dans notre numéro du 21 juin dernier, — nous rapportions un passage bien suggestif, à cet égard, d'une « Lettre de Paris » adressée par M. Oscar Havard, publiciste catholique, au « Nouvelliste » de Bordeaux. Ces lignes sont, aujourd'hui encore, d'une palpitante actualité et nous voulons les placer à nouveau sous les yeux de nos lecteurs. Les voici :

— « ... Il y a quelques mois, je vous disais que le Saint-Père considérait comme improbable le vote de la séparation. Il n'en est plus de même aujourd'hui. L'adoption du projet ne lui paraît plus douteuse. Cette opinion est partagée par la majeure partie de l'entourage de Pie X. *Permettez-moi de vous faire remarquer que certains cardinaux s'empressent d'ajouter à cette affirmation une réserve : LA LOI SERA CERTAINEMENT ADOPTEE, DISENT CES « PORPORATI » ; MAIS DES COMPLICATIONS EUROPEENNES QUI VONT SURGIR A BREVE ECHEANCE, NE PERMETTRONT PAS A LA FRANCE DE LA METTRE EN VIGUEUR : — EN PROIE AUX PLUS GRAVES SOLLICITUDES EXTERIEURES LA REPUBLIQUE AURA AUTRE CHOSE A FAIRE QU'A TIRER L'EPEE CONTE L'EGLISE.* »

Voilà comment, au milieu de cette année 1905 qui se termine sur la promulgation de la loi de Séparation, c'est-à-dire par le triomphe de l'esprit laïque sur l'esprit clérical, voilà comment il y a six mois, on nous annonçait déjà la guerre comme certaine, comme imminente !

Mais la forme même donnée à cette grave information nous permettait déjà de découvrir les agents provocateurs, et c'étaient à ne pouvoir s'y méprendre, les cléricaux, associés des progressistes, qui se sentant impuissants à empêcher le divorce de l'Etat et des Eglises, s'en remettaient à « l'épée aiguisée et à la poudre sèche » de Guillaume II du soin de faire croûler dans le sang un régime qui de plus en plus échappe à leur tutelle.

Notre impression, à ce point de vue, était si nette que nous faisions suivre les menaces si peu déguisées de M. Havard des lignes suivantes :

« Méfions-nous ! La question du Maroc n'est qu'une première querelle dont la loyauté de M. Rouvier peut avoir raison ; mais d'autres questions se succèderont plus graves, et ce ne sera pas trop de l'union de tous les Français et de la solidarité morale de tous les travailleurs, pour contraindre Guillaume II qui agit beaucoup plus en soldat du pape qu'en empereur d'Allemagne, à garder son épée au fourreau, car c'est plus encore à Rome qu'à Berlin que l'on aspire à l'anéantissement de la République ! »

N'est-ce pas que cette évocation d'hier est saisissante et que nous pouvons nous en autoriser pour affirmer que si le kaiser déclare la guerre à la France, c'est aux suggestions cléricales qu'il cédera ?

Mais Guillaume II commettra-t-il la criminelle folie de jeter deux grands peuples civilisés dans la plus effroyable des mêlées, pour la seule satisfaction de rétablir la domination de l'Eglise en France ?

Nous l'ignorons ; mais ce que nous savons pertinemment c'est que la République est de taille à lui tenir tête, quoi qu'en prétendent les journaux progressistes et cléricaux qui, quotidiennement, sans souci d'affoler l'opinion, clament que la désorganisation de la *Défense Nationale* n'a d'égale que l'incapacité de ceux qui ont la charge de l'assurer.

Par ce qui précède on peut juger où sont les véritables patriotes : d'un côté d'humbles citoyens, républicains et socialistes qui dédaignent de faire étalage de leur amour de la France et de leur foi inébranlable dans ses destinées ; de l'autre tous les partis de réaction et de calotte qui jouent du chauvinisme, tout en suant la peur, et qui, à l'exemple de ceux de 1815 dont ils continuent les traditions, n'hésiteraient pas à recevoir des mains de Guillaume II, le pouvoir que le Suffrage Universel s'obstine justement à leur refuser.

G. SIAUVE-EVAUSY.

***

Une information sensationnelle

Sous le titre *Une Déclaration de l'Empereur*, le *Temps* a publié dans ses *Propos diplomatiques* de première page, en les soulignant par leur disposition typographique, des paroles, qu'il dit « textuellement rapportées », que l'empereur Guillaume aurait prononcées dans une réunion privée qui a eu lieu tout récemment, et dont le signataire de l'article, M. Georges Villiers, pourrait citer la date.

Quoique nous ayons, dès hier, publié cette déclaration, nous croyons devoir la reproduire à cette place, étant donnée la grande importance que lui donnent les circonstances présentes.

Voici donc cette déclaration :

« On a tort de dire qu'il existe autour de moi un parti de la guerre. Ce parti n'existe pas.

» Quand bien même il existerait, cela n'aurait aucune importance, car à moi seul il appartient de prendre une décision.

» Je ne veux pas la guerre, parce que je considérerais la guerre comme contraire à mon devoir devant Dieu et vis-à-vis de mon peuple.

» J'ai été agacé par certains procédés froissants de M. Delcassé, mais je rends pleinement hommage au tact et à la fermeté de M. Rouvier.

» Je ne ferai rien pour créer des difficultés, et j'ai donné au comte de Tattenbach les instructions les plus conciliantes. »

Si ce langage est authentique, nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'intérêt qu'il présente et l'élément nouveau que ces dispositions de l'empereur Guillaume apporteront dans le règlement des affaires marocaines. Certes, on pourrait s'étonner de ce que ce partisan déterminé de la paix, *le kaiser, ait, depuis plusieurs mois*, laissé peser sur l'Europe le cauchemar d'une guerre possible, uniquement parce qu'il avait été « agacé par certains procédés froissants de M. Delcassé ». Mais puisque l'agacement a pris fin, que ce maître d'une grande nation, « à qui seul il appartient de prendre une décision » semble revenir à une conception plus exacte et plus juste de la situation, nous n'avons qu'à prendre acte de ses dispositions actuelles. Nous enregistrons avec plaisir le témoignage qu'il rend au tact et à la fermeté de M. Rouvier, et, par conséquence, aux intentions loyales et pacifiques de la France. Nous espérons que les déclarations si rassurantes qui précèdent recevront une précision nécessaire à la Conférence d'Algésiras, et que les instructions « conciliantes » données par Guillaume II à son représentant, permettront à la diplomatie de trouver une solution qui éloignera de l'Europe toute complication de nature à provoquer cette guerre, que Guillaume considère comme contraire à son devoir devant Dieu, et vis-à-vis de son peuple et où nos politiciens réactionnaires et progressistes espéraient trouver la satisfaction de leurs misérables ambitions. »

CHRONIQUE

L'ORPHELIN

Les yeux dans le vague, l'esprit ailleurs, Fricandeau cheminait paisiblement, quand tout près de la rue des Martyrs, un jeune homme l'aborda.

Sa mise était simple, son air profondément triste.

Dans sa main, largement ouverte, Fricandeau laissa choir la sienne.

— Bonjour, monsieur, fit, larmoyant, le jeune homme... Vous êtes bien monsieur ?...

— Fricandeau, lui-même, première médaille d'or au Salon de Landerneau ! s'empressa de répondre le rapin.

— C'est cela ! C'est bien cela ! reprit l'autre. Excusez un tel oubli. Je suis si bouleversé depuis quarante-huit heures !...

Un rapide coup d'œil sur la figure de son interlocuteur convainquit le peintre qu'il ne le connaissait nullement. Néanmoins, trop averti sur les surprises que lui réservait parfois sa mémoire rebelle, il se tint coi, en attendant de plus amples informations.

D'ailleurs, le jeune homme le mit rapidement à l'aise, en brûlant cette seconde d'hésitation.

— Je suis Gaston ! lui confia-t-il. Gaston, le fils du co-cordonnier de la ru-rue des Martyrs. Vous sa-savez le co-cordonnier du 227 ?

Et tandis que le nommé Gaston sanglotait lamentablement, risquant à chaque instant de se couper la langue avec les dents, Fricandeau la dextre au front, les sourcils froncés, essayait en vain d'extraire, des arcanes de sa mémoire, le souvenir d'une quelconque boutique de cordonnier, sise au 227 de la rue des Martyrs...

— ... Vous dites ? interrompit Fricandeau. Son père, établi marchand de mouron au 121 de la rue des Martyrs ? Curieux ! très curieux ! Cette infortune me semble doublement intéressante ! Mais vous me paraissez surpris ; en ce cas, je vous prie, patientez quelques minutes. Le temps d'aborder cette jeune dame qui, elle aussi, vient de jeter son obole dans l'escarcelle de l'orphelin.

— Madame, excusez ma grande indiscrétion ! La charité par vos mains...

— Oh ! monsieur, si vous saviez ! Cet infortuné jeune homme vient de me narrer sa détresse. Son père, laveur de vitres et tondeur de chiens, au 52 de la rue des Martyrs...

— ... vient de mourir, hélas ! La chose est incroyable et je ne saurais moins faire que de le plaindre triplement ! Mais, de grâce, madame, ne vous éloignez pas encore...

***

Bientôt, autour du bon et généreux Fricandeau, douzes personnes charitables et pitoyables aux infortunes d'autrui furent réunies. Douze bonnes âmes espérant peut-être, sur la mine convaincue du rapin, douze billets de faveur pour le Paradis, en récompense immédiate de leur geste de tout à l'heure.

Avisant un guéridon à la terrasse d'un café proche, Fricandeau sauta dessus à pieds joints. Son vaste feutre à la main, sa luxuriante chevelure, rejetée en arrière d'un coup de tête, la première médaille d'or du Salon de Landerneau prit la parole en ces termes :

« Mesdames, Messieurs,

» Dans ce siècle de surprises, où l'étonnement, à force d'exister, devient une habitude, il appartenait encore à Montmartre de noter le plus impressionnant, le plus stupéfiant des phénomènes que l'histoire du monde ait jamais enregistré.

» Si pour l'allégresse de M. le sénateur Piot ; si pour l'avenir de notre pays, certains pères de familles privilégiés montrent, avec un juste orgueil, douze enfants, jamais, — je le répète énergiquement, — non jamais un fils ne posséda douze pères ! »

Et, désignant l'ophelin qui, sa journée finie, s'approchait du groupe en curieux, Fricandeau enfla encore sa voix :

« Ce phénomène, mesdames et messieurs, le voilà. »

Si certaines gens ne peuvent considérer, sans émotion, l'agonie d'une mouche dans un pot de crème ; si d'autres fuient le spectacle d'un cheval couronné, étendu en travers de ses brancards brisés ; Fricandeau frissonnait devant les larmes de ses semblabes. Il se sentit tout à coup le cœur chaviré et les jambes de flanelle.

Alors, tout ému, il s'informa :

— Ami, ton père est sans doute gravement malade ?

Les bras au ciel, les épaules tressautantes :

— Mort ! huria Gaston dans une nouvelle émission de larmes. Mais ce qui est plus navrant, monsieur, ce qui cause mon désespoir, accentua-t-il, c'est qu'il me manque la somme de trente-six sous, trente-six malheureux sous pour commander des lettres de faire part !

La main dans la poche de son large pantalon de velours, Fricandeau caressa une dernière fois une belle pièce de quarante sous qui dormait, à demi-enfouie dans un lit de miettes de tabac.

Exactement trois secondes après, ladite pièce avait changé de propriétaire, tandis qu'une bonne poignée de main accompagnait ces paroles de réconfort :

— Allons, mon ami, du courage, et, sans perdre de temps, cours chez l'imprimeur.

Heureux du devoir accompli, Fricandeau s'éloigna en sifflotant un air en vogue. Cependant, au moment de tourner le coin de la rue, machinalement, le bon rapin, s'étant retourné, vit ceci : l'orphelin, malgré le conseil du peintre, n'avait pas bougé de place. Il ne semblait même pas y songer. Un monsieur d'âge respectable, par lui agrippé au passage, l'écoutait distraitement avec, de temps en temps, un hochement de tête pitoyable. A la fin, le monsieur finit par se fouiller et abandonna quelques menues monnaies à son quémandeur.

Cela devenait intéressant.

Et comme le respectable monsieur traversait la chaussée, Fricandeau l'arrêta par ces mots :

— Les infortunes sont nombreuses à Montmartre.

— Ah ! vous m'avez vu ? sourit le monsieur. C'est un pauvre garçon qui vient de perdre son père, établi marchand de mouron ! Tous, vous l'avez vu et... secouru ce... »

— ... Dites donc, espèce d'apache ! Quand vous aurez fini de démolir mon matériel avec vos gros souliers ! Allons, oust ! Décampez de là ou j'appelle un agent !

Hélas ! retombé dans la brutale réalité des choses, Fricandeau dut descendre de sa tribune improvisée.

Devant lui, un bonhomme de cafetier apoplectique, essuyait le guéridon à grands coups de serviette, en soufflant bruyamment.

— Patron, une petite gommée, pour boire à la santé de monsieur !

Dégoûté, à jamais, de ses idées philanthropiques, Fricandeau s'éloigna à son tour, l'oreille basse.

Jean ROSNIL.

ÉCHOS ET NOUVELLES

LES PLACES DE L'EST

On nous écrit de Belfort que, depuis quelque temps, de grands efforts sont réalisés pour compléter les approvisionnements et l'armement des forts de l'Est. Nos places sont maintenant en état. Toutefois, on a remarqué dernièrement le passage dans une grande gare voisine de la frontière, le passage de trains de nuit chargés de munitions et de matériel. Deux précautions valent mieux qu'une.

MUSIQUE CORDIALE

On annonce que le minstre de la guerre vient d'autoriser la musique de la garde républicaine à se rendre à Londres, la semaine prochaine.

Elle y sera entendue par le roi, et donnera plusieurs concerts en public.

La musique ayant le renom d'adoucir les mœurs, il est vraisemblable qu'une musique officielle sera tout à fait propre à redoubler la cordialité de nos relations diplomatiques.

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

La REVOLUTION en RUSSIE

Révoltes et anarchie dans tout l'Empire. — Effroyables massacres ouvriers à Moscou. — Les grévistes décimés à coups de canons. — Les rues remplies de tués et de blessés. — Scènes d'horreur. — Plus de quinze mille morts. — Férocité tsariste. — Les tueries continuent. — La terreur à Odessa. — Atroce misère des paysans.

Héroïque par l'opiniâtreté de sa résistance invaincue comme par le champ toujours plus vaste de ses assauts multipliés, la révolution russe, aujourd'hui, se déploie comme une fulgurante épopée. Les dernières nouvelles dégagent l'impression d'une bataille inouïe livrée sur presque toute l'étendue de l'empire. Moscou en est le foyer et la ville sainte atteint et peut-être dépasse le Paris de Quatre Vingt Treize.

Chaque quartier de la cité, hérissée d'inexpugnables barricades, est le théâtre d'un combat stoïque ou forcené. On dirait que l'insurrection est en train de se conquérir une capitale pour faire face à l'autre, celle où le tsar agonise d'angoisse.

Ceux qui constituent, suivant le style des dépêches d'origine officieuse, l'état-major de l'émeute, siègent à la Maison du Peuple et de là dirigent le formidable mouvement en stoïques stratèges, avec une admirable sûreté de méthode, à laquelle semble correspondre une prodigieuse discipline dans l'action.

Sans trêve ni merci, la mêlée se prolonge, les troupes s'épuisent, des régiments se mutinent et passent à la rébellion, le peuple en armes reste debout. *On avoue 15.000 tués ou blessés*, mais qui peut chiffrer à cette heure, pareille hécatombe ?

Ce sont des épisodes qui évoquent les exploits des géants ou des demi-dieux d'Homère, telle la ruée d'une bande populaire qui bat les murs de la prison, le siège et l'occupation systématique des gares, isolant Moscou du reste de l'empire, et ces quatre-vingts soldats du drapeau rouge, cernés dans un immeuble, continuant à cribler de balles leurs agresseurs, refusant de se rendre même devant les torches incendiaires dont on les menace et se laissant brûler vifs, sous les débris de leur refuge en flammes...

L'exemple de Moscou stimule Pétersbourg.

Là, près de cinquante mille grévistes sont encore sur la brèche ; des barricades surgissent, des collisions éclaboussent le pavé, des bombes éclatent ; la terreur est telle dans les hautes sphères que, cédant brusquement à la périlleuse tactique de la répression à outrance, on arrête quatre-vingt-neuf des principaux militants de la masse ouvrière.

Tout le Caucase est en ébullition ; on parle d'un gouvernement provisoire à Tiflis et à Batoum ; les paysans faméliques s'exaspèrent comme les loups que la faim chasse des bois. On a l'appréhension de nouveaux désordres agraires. Jacques Bonhomme aiguise farouchement sa faux.

En dépit des informations contradictoires, il paraît que Liniévitch n'ose pas ramener l'armée de Mandchourie qui se disloque et s'apprête à une terrible jonction et à une revanche inattendue.

Partout c'est l'anarchie.

Et que fait le tsar ?

Il laisse les pires complots réactionnaires enrayer les efforts hésitants de M. Witte et, comptant moins sur les réformes que *sur la force, il passe en revue* les régiments qui stationnent dans le district de Pétersbourg, flattant la soldatesque pour la jeter sur le peuple.

Telle est, envisagée dans un rapide coup d'œil, la phase actuelle de la situation d'ensemble.

Certes, il serait puéril d'essayer de prévoir le dénoûment de la lutte tragique.

Mais, ce qui paraît assuré, c'est que, quelle qu'en soit l'issue momentanée, il n'est pas possible qu'un pareil effort avorte.

Peut-être, si Nicolas II était entré franchement, loyalement et résolument dans la voie où M. Witte a voulu l'entraîner, les révolutionnaires, sans désarmer, auraient attendu le résultat de l'expérience réformiste.

Aujourd'hui, leur tactique semble être la bataille jusqu'au bout, sans grâce ni répit, sur toute l'étendue de l'empire, en ordre dispersé, de façon, ainsi que le constate le *Temps*, à produire la ruine des finances publiques, à empêcher la formation de la Douma et à préparer la chûte du tzarisme par l'anarchie ; car il est manifeste que « si le gouvernement peut encore écraser une insurrection sur un point déterminé, il est impuissant à rétablir l'ordre ».

La fin du tsarisme est proche et certaine.

La terreur à Odessa

Odessa, 28 décembre. — Les terroristes sont maîtres de la ville. Ce soir, la lumière électrique a été coupée et, les allumeurs des lampadaires s'étant mis en grève, la ville est virtuellement dans l'obscurité. Les cosaques et la troupe agissent comme si l'état de siège existait quoiqu'il n'ait pas été proclamé officiellement.

On se rend compte que tout peut arriver, car l'état de tension actuel ne peut pas continuer. Les prix des denrées augmentent rapidement et les difficultés de la vie précipiteront bientôt le développement définitif de la crise actuelle. Un coup de feu mal avisé pourrait probablement amener une répétition de l'effusion de sang qui s'est produite en novembre.

Les massacres de Moscou

Quinze mille morts. — L'organisation révolutionnaire. — Lutte sans merci. — Episodes tragiques. — Scènes d'épouvante. — Combat acharné. — Canonnade ininterrompue. — Le gouverneur fait tirer sur les ambulances. — Les rues remplies de morts et de blessés. — Situation terrible. — Férocité tsariste.

Le « Slovo » évalue à **quinze mille le nombre** des insurgés de Moscou tués ces jours derniers.

Aujourd'hui dès le matin, la canonnade a recommencé aux alentours de la gare Nicolas.

Les organisations combattantes des révolutionnaires agissent dans trois directions différentes.

Une organisation de huit cents hommes armés de fusils, de revolvers et de lances, agit sur le chemin de fer de Kazan, entre les stations de Moscou et Perovo. Elle s'efforce d'entrer en possession de la gare Nicolas. La *communication entre Moscou et Perovo* est maintenue au moyen de trains spéciaux.

Contre cette organisation, des troupes de toutes armes sont employées.

Un second parti de révolutionnaires, armé de revolvers, est composé d'hommes et de femmes. Il compte un millier de têtes et opère dans la région de la rue Sadovaia et des boulevards adjacents à la porte du Triomphe, jusqu'à la tour Soukharef. Toute cette partie est barricadée. Les révolutionnaires apparaissent par petits détachements et attaquent les troupes. Ce sont les femmes qui se montrent surtout braves et parfois cruelles.

Le troisième groupe des révolutionnaires est le plus considérable. Il opère dans la région de la gare de Brest, rue de Sadovaia jusqu'à Presnia. Là, les escarmouches sont plus fréquentes qu'ailleurs.

Un ordre du gouverneur général de Moscou prescrit aux habitants de voiler avec de l'étoffe les fenêtres extérieures et de tenir les vasistas fermés, sous peine de subir la fusillade.

Ceux qui transgresseront cet ordre seront passibles de trois mois de prison et de 300 roubles d'amende.

Les individus qui tireront des fenêtres seront déférés au tribunal militaire.

Le parti révolutionnaire a placardé un avis exhortant les insurgés à ne pas se cacher derrière des barricades inefficaces contre la canonnade, mais de s'embusquer dans les maisons et sous les portes cochères, pour faire une guerre de partisans ; l'avis ajoute que les portiers qui s'opposeraient à cette tactique devraient être arrêtés.

Un autre avis déclare que les révolutionnaires ne cesseront pas l'insurrection, car le gouvernement inonde de sang Moscou, et qu'ils possèdent, des forces armées suffisantes.

Des cohortes d'insurgés circulent avec des revolvers et des fusils en bandoulière.

Un certain nombre d'agents de police ont également des fusils.

Une foule de quatre cents hommes environ ont assailli la gare. Des officiers revenant de Mandchourie leur ont pris leurs armes.

Un grand nombre de personnes ont été frappées par le feu croisé des insurgés et des troupes.

Les dragons se montrent d'une férocité abominable. Ils tuent tous ceux qu'ils rencontrent dans les rues, hommes femmes et enfants. Des scènes d'épouvante se produisent sur tous les points de la ville. Le farouche gouverneur de Moscou, l'amiral Doubassof, a demandé d'urgence des renforts à Pétersbourg.

Pendant la nuit, un combat violent s'est engagé dans le parc Catherine. Dès l'aube le combat s'étendit autour de Sadovaia, c'est à dire dans la moitié de la ville. La place Miousskaia, dépôt des tramways, est bombardée, ainsi que les rues Presnaia, la place Kalachinskaia. Depuis midi jusqu'à maintenant, c'est un feu violent d'artillerie sur les nombreuses barricades surmontées du drapeau rouge dressées dans la rue Presnaia, qui serait le quartier général révolutionnaire.

Les obus ont achevé de démolir la maison Hirschmann, dans la Tverskaia.

L'appartement de l'avocat Teslenko, chef socialiste, est détruit. La gare de Nijni-Novgorod est saccagée. Dans la Tverskaia, un pâté de maisons est démoli, dont la maison meublée Romanoff. Les blessés agonisent sous les décombres. Les obus ont ouvert une brèche de deux mètres dans les bains Peltarvoky, à Sadovaia.

Le directeur de l'Ermitage, le premier restaurant de Moscou, a été tué hier par une balle perdue, dans un quartier tranquille.

Les morts et les blessés encombrent les rues. Le gouverneur ordonne de tirer sur les ambulances révolutionnaires portant la Croix-Rouge.

La tactique des insurgés

On télégraphie au « Times » :

La situation générale n'accuse aucune amélioration. Le mouvement révolutionnaire à Moscou, résiste à tous les efforts qui sont faits pour le réprimer. Les femmes jouent un rôle actif aux barricades. Les révolutionnaires occupent le chemin de fer de Kazan et menacent de prendre la ligne Nicolas. Ils auraient occupé Tver. Le service des trains de Pétersbourg est suspendu ; le télégraphe est muet.

Le nombre des victimes a augmenté beaucoup, surtout parmi les insurgés, à la suite